

malgré la faiblesse de sa voix et la fatigue qu'il dut éprouver, a lu avec vigueur et sans fatiguer son auditoire, l'un des discours les plus parfaits sous tous les rapports, qui aient été faits dans cette docte et illustre assemblée. Nous ne pouvons faire mieux en terminant cet article, quoique l'événement dont nous parlons soit déjà vieux de plus d'une année (et c'est beaucoup à notre époque) que de reproduire la suite de ses conseils à la jeunesse, dont nous avons déjà cité quelques phrases :

« Fortifiez surtout, dit-il, votre esprit par l'étude des sciences les plus abstraites, qui sont le principe logique de toutes les autres. Quand vous aurez goûté les prémices des jouissances que chacune donne, choisissez celle qui vous plaît, qui vous attire, et attachez-vous à la cultiver. Si l'attrait devient une passion, abandonnez-vous au charme qui vous entraîne, et, lorsque votre persévérance vous aura mérité d'entrer dans le sanctuaire de cette science, purifiée, à la suite des grands hommes qui vous l'ont ouvert; dévouez vous tout entier à son culte d'un constant amour. N'ayez plus alors d'autre ambition que de dévoiler avec eux, à vos contemporains et à la postérité, quelques-unes de ces vérités impérissables que la nature leur a cachée et nous cache encore. Pour vous rendre dignes de les découvrir, efforcez-vous de lui arracher ses secrets par de longs travaux suivis avec une invariable patience, dans la solitude, ne laissant distraire votre esprit que par les affections paisibles qui peuvent le soutenir, et par les études nécessaires qui peuvent l'orner, l'élever ou l'étendre. Vous n'arriverez pas ainsi à la richesse et aux honneurs du monde. Si vous tenez de la faveur du ciel une modeste aisance, ne désirez rien au-delà et persévérez. Ne vous l'a-t-il pas accordée, craignez de vous engager dans une carrière, qui, arrêtant, concentrant toutes les forces de votre esprit sur des abstractions étrangères à tout emploi profitable, vous mènera peut-être à l'indigence, ou du moins vous imposera pendant longtemps de rudes privations. Mais y êtes vous poussés invinciblement par une de ces passions que rien ne surmonte, alors acceptez en entier les sacrifices qu'elle exige. Ne donnez aux besoins matériels que la portion de temps et de travail indispensable pour y pourvoir, vous résignant à être pauvres jusqu'à ce que vos travaux, vos découvertes aient attiré sur vous les justes récompenses que nos institutions publiques, enrichies par les bienfaits de quelques âmes généreuses, tiennent toujours prêtes pour le mérite laborieux. A ces titres, le nécessaire de chaque jour vous sera tôt ou tard assuré, et si vous avez le courage de borner là vos souhaits, vous pourrez continuer à vivre par la science dans la jouissance de vous-même, sans inquiétude de l'avenir. Peut-être la foue ignorera votre nom et ne saura pas que vous existez. Mais vous serez connus, estimés, recherchés d'un petit nombre d'hommes éminents, répartis sur toute la surface du globe, vos émules, vos pairs dans le sénat universel des intelligences, eux seuls auront le droit de vous apprécier et de vous assigner un rang mérité, dont ni l'influence d'un ministre, ni la volonté d'un prince, ni le caprice populaire ne pourront vous faire descendre, comme ils ne pourraient vous y élever, et qui vous demeurera tant que vous serez fidèles à la science qui vous le donne. »

Quelle sagesse à la fois et quel noble enthousiasme ! Quel amour ardent de la science, mais aussi quelle prudente réserve, quelle tendre sollicitude pour la jeunesse, dont il ose à peine guider les pas dans des sentiers si souvent stériles, au point de vue des intérêts matériels ! Quelle leçon de modération et de patience, pour tous ceux qui, au sortir du collège, se hâtent d'offrir au public d'informes ébauches, et étalent avec orgueil les fruits insipides de leurs études incomplètes ! Toutefois nous serions bien fâchés de voir notre jeunesse lettrée, celle surtout qui devra sortir bientôt de nos universités et de ceux de nos collèges où l'on a élevé le niveau des études, s'exagérer les conseils de la prudence, et comme l'ont fait quelques-uns de ses devanciers, se renfermer dans l'inaction sous prétexte de murir des travaux qui ne verront jamais le jour. Outre que la production est un stimulant nécessaire à l'esprit humain, notre jeunesse doit songer qu'elle vit au milieu de populations dont le sang-gène, en toutes choses, rendrait sa modestie peu profitable. Elle doit sentir qu'il lui faut venger sa race par d'éclatants succès, des calomnies intéressées, qui l'ont si longtemps poursuivie, et que, pour elle, laisser la lumière sous le boisseau, serait un crime plus encore qu'une faute !

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

POÉSIE.

LA HARPE MAGIQUE.

Traduit de l'Anglais de CHARLES MACKAY.

Parmi des saules, à la brune,
Sur la rive d'un noir torrent,
Dont le clair rayon de la lune
Caressait le flot murmurant,

Une harpe était suspendue,
Vibrant sous d'invisibles doigts.
Harpe d'or ! s'il t'eût entendue,
Un ange eût envié ta voix !

Attiré par cette harmonie,
Suave comme un chant des cieux,
Un étranger, fatal génie,
Passait alors silencieux.
Il vint dans le bocage sombre.
Sous les coups de sa rude main,
Comme des étoiles dans l'ombre,
Les chants s'éteignirent soudain !

Hélas ! sous cette forte étreinte,
La harpe d'or se détendit :
Il en jaillit comme une plainte
Qui longtemps au loin s'entendit.
Cette douleur, douleur suprême,
Pleine de sons tristes et doux,
Eût attendri cet homme même,
Si son cœur n'eût été jaloux !

Ces voix par les airs envolées
Jamais plus ne nous reviendront ;
Les jours ni les nuits étoilées
Jamais plus ne nous les rendront !
C'est en vain qu'une main amie
Cherche à reveiller ses accords ;
La harpe demeure endormie
Près du torrent aux sombres bords !

Regarde ! l'instrument sonore
Que tes doigts viennent d'outrager,
Sans toi nous charmerait encore,
Imprudent et fol étranger !
Pleure ! et suivant une autre voie,
Oh ! puisses-tu te repentir :
C'est un bonheur, c'est une joie,
Que tu veules anéantir !

J. LENOX.

Montréal, juillet 1858.

LE CHEMIN NOUVEAU.

Dans l'esprit absorbé priait un camaldule,
Lorsqu'éclate un grand bruit, comme un bruit d'ouragan ;
Le bon moine tressaille, il sort de sa cellule
Et d'un œil alarmé consulte le volcan.

Veuve sommeillait, la terre était heureuse ;
Mais, au pied du couvent, sur un chemin de fer,
Roulaient des chars, jettant leur vapeur sulfureuse
Et conduits par Mercure échappé de l'enfer.

O moine, que fais-tu dans ta sphère idéale ?
Vois, le tems est vaincu, l'espace est rapproché ! —
— Vous, mortels, qui passez comme une bacchanale,
Oubliez-vous le but final, le but caché ?

BRIZEUX.

EDUCATION.

PÉDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Tableau de l'emploi du temps pour tous les jours de la semaine.

(Suite.)

Un grand défaut de beaucoup de tableaux proposés pour l'emploi du temps dans les écoles, est leur extrême complication. Cette complication a souvent été cause que des plans, d'ailleurs estimables, ont été très-peu appliqués ; la plupart des instituteurs ont reculé devant les difficultés d'exécution. Beaucoup de ces tableaux effrayent, en effet, par leur aspect seul : ils offrent une telle multitude de colonnes, avec un si grand nombre d'indications différentes,